



**HAL**  
open science

**Note de lecture de : Girel, M., Schwartz, Y. et al. (2022).  
Journée d'études Georges Canguilhem. La philosophie et ses  
dehors. Castelnaudary/Paris : CLÉS/CAPHÉS, 127 p.**

Alain Panero

► **To cite this version:**

Alain Panero. Note de lecture de : Girel, M., Schwartz, Y. et al. (2022). Journée d'études Georges Canguilhem. La philosophie et ses dehors. Castelnaudary/Paris : CLÉS/CAPHÉS, 127 p.. Carrefours de l'éducation, 2023, N°55, pp. 211-215. <hal-04015870>

**HAL Id: hal-04015870**

**<https://hal.science/hal-04015870v1>**

Submitted on 21 Jun 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Girel, M., Schwartz, Y. et al. (2022). *Journée d'études Georges Canguilhem. La philosophie et ses dehors*. Castelnaudary/Paris : CLÉS/CAPHÉS, 127 p.

Le 20 novembre 2021, des élus de la ville de Castelnaudary mais aussi de la région Occitanie/Pyrénées-Méditerranée ont rendu un nouvel hommage à leur grand homme en apposant une plaque commémorative sur la façade de sa maison d'enfance (Canguilhem avait déjà une rue et une médiathèque à son nom). À cette occasion, le Centre Lauragais d'Études Scientifiques (CLÉS) présidé par Michel Dauzat et le Centre d'Archives en Philosophie, Histoire et Édition des Sciences (CAPHÉS) ont organisé, conjointement avec l'Université de Toulouse-Jean Jaurès, une journée d'études d'une grande exigence universitaire. Le but était double : d'une part, rappeler les moments-clés de la vie d'un intellectuel qui fut aussi un résistant ; d'autre part, promouvoir une œuvre qui, loin de se résumer au maître-livre *Le normal et le pathologique*, mérite enfin d'être étudiée dans tous ses aspects.

Retraçant l'histoire de la constitution, dans les années 2000, du fonds G. Canguilhem à l'ENS de la rue d'Ulm, Nathalie Queyroux, ingénieure de recherche responsable des ressources documentaires au Caphés, nous apprend que nous pouvons avoir accès aux quatre mille documents qui se trouvaient dans la bibliothèque de Canguilhem (livres anciens ; monographies ; tirés à part ...) ainsi qu'à une cinquantaine de boîtes d'archives personnelles (cours et séminaires ; dossiers relatifs à ses différentes fonctions ; textes de conférences inédits ; lettres...). Autant dire qu'il y a là une mine d'informations pour l'équipe éditoriale chargée depuis 2011 de la publication chez Vrin des *Œuvres complètes* de Canguilhem mais aussi pour tous les chercheurs (dont d'ailleurs les contributeurs du présent volume collectif).

Après ce précieux inventaire, Paul Tirand nous rappelle que Canguilhem, né en 1904 à Castelnaudary et mort en 1995 à Marly-le-Roi, fut un « philosophe engagé dans son siècle » (p. 19). Cela veut dire qu'il fut d'abord dans sa jeunesse, et sous l'influence d'Alain (son professeur à Henri-IV), un pacifiste radical. Mais une fois ses illusions de jeunesse dissipées, il entra dans la Résistance, devint l'animateur du réseau Cahors-Asturies sous le nom de Lafont, succéda à Cavallès (fusillé en avril 1944) dans le mouvement Libération-Sud et finit la guerre dans les maquis d'Auvergne. Déjà à la rentrée scolaire de 1940, Canguilhem avait sollicité un congé sans solde pour convenances personnelles. « Je n'ai pas passé l'agrégation de philosophie pour enseigner aux lycéens Travail, Famille, Patrie », déclarait-il alors au recteur (cf. p. 21). « Un philosophe engagé dans son siècle », cela signifie aussi – et P. Tirand ne manque pas de le rappeler – accepter de mener les combats intellectuels qui s'imposeront à lui dès la fin de la guerre, soit dans le champ de l'éducation en tant qu'inspecteur général ou président du jury d'agrégation, soit dans le champ de la recherche en tant qu'universitaire.

Ce que l'on mentionne souvent dans les biographies de Canguilhem, c'est aussi qu'il mena à terme des études de médecine. Mais ce que l'on sait moins – et Christine Belcikowski nous l'apprend ici – c'est que Canguilhem donnait déjà, alors qu'il était professeur en Terminale et en Khâgne au lycée Fermat de Toulouse dans les années 1936-1939, un cours de « Psychologie » à la faculté de médecine de cette ville. Or, ce cours, qui a marqué les rares étudiants qui l'ont entièrement suivi, dont justement le père de C. Belcikowski, portait déjà sur le « normal » et le « pathologique ». Et les propos paternels que nous rapporte ici C.

Belcikowski en puisant dans ses souvenirs d'enfant et d'adolescente nous font revivre, de façon sans doute tronquée mais inespérée, quelque chose de la genèse même de la célèbre thèse de 1943 : « Être normal, c'est être vivant. Sinon, tu es mort (...) Tant que tu es vivant, tu n'es pas mort. Autrement dit, tu es dans la normale (...) Tu t'adaptes. Ou tu meurs » (p. 27). Comment ne pas être captivé par ce témoignage où stoïcisme et nietzschéisme se côtoient ?

Avec la contribution de Bruno Poucet, intitulée « Georges Canguilhem : professeur de lycée et inspecteur général », nous revenons, si l'on ose dire, à des données parfaitement objectives. L'historien de l'éducation appuie en effet son analyse sur l'examen d'un grand nombre d'archives (ici, surtout celles du fonds Canguilhem au Caphés). Le but est d'éclairer deux périodes assez peu étudiées de la carrière multiforme de Canguilhem : d'une part, les années 1929-1940 pendant lesquelles il fut professeur agrégé dans divers lycées ; d'autre part, les années 1948-1955 où il fut inspecteur général de l'Instruction publique. B. Poucet montre d'abord que le professeur de lycée n'hésite pas, afin de développer le jugement de ses jeunes élèves (plus important pour lui que la mémorisation d'éléments de doctrine), à prendre certaines distances avec les manuels en usage à l'époque. Dans un article de la revue *Libres propos* Canguilhem propose même, dès 1930, de réorganiser l'enseignement de la philosophie car, à ses yeux, la lourdeur du programme à traiter exige au moins deux années d'étude. La culture véritable et l'unification de l'expérience par le jugement impliquent en effet des durées d'apprentissage irrétrécissables. Ces idées seront encore *mutatis mutandis* celles de l'inspecteur général qui, dans ses rapports d'inspection, valorisera les leçons de professeurs dont l'érudition ne les empêche pas de penser par eux-mêmes (cf. pp. 41-43), et de fournir ainsi aux élèves l'exemple d'une réflexion en acte dont la dissertation, exercice forcément solitaire car « on pense seul » (p. 39), est le symbole par excellence. C'est cet idéal tout de même élitiste d'une reconnaissance des esprits libres par d'autres esprits libres, d'ailleurs encore très présent aujourd'hui dans les rapports de jury du concours de l'agrégation, qui a peut-être conduit plusieurs étudiants brillants devenus des philosophes connus (Étienne Balibar, Pierre Macherey, Dominique Lecourt...) à faire leur thèse sous la direction de Canguilhem.

Mais l'actualité de l'œuvre de Canguilhem tient aussi aux objets mêmes de ses travaux de recherche. Dans un vibrant hommage à la fois à l'un de ses maîtres et à la région audoise, Claude Debru rappelle que Canguilhem avait « une conscience aiguë des questions écologiques » parce que « c'était un philosophe du vivant plutôt que de la biologie » (cf. p. 50). Yves Schwartz, fondateur de l'ergologie (laquelle est une analyse pluridisciplinaire des situations de travail) montre, lui, que l'irréductible écart entre le travail dit « prescrit » et le travail dit « réel » (cf. p. 61) devient plus intelligible grâce aux concepts de Canguilhem. Ce décalage entre ce qui est attendu et ce qui a lieu révèle en effet un conflit de normes : pour préserver sa santé, le travailleur qui est un organisme vivant et non pas une machine ne peut jamais faire exactement ce qu'on lui demande, non pas par paresse ou mauvaise volonté mais parce que des exigences vitales s'imposent originellement à lui, en deçà des règles socio-professionnelles qu'il intériorise. Ce qui veut dire qu'il n'est pas possible de mécaniser le corps humain et que la perspective d'une taylorisation ou d'une standardisation des tâches est épistémologiquement irrecevable. Dans sa contribution intitulée « Normativité et infidélités du milieu : actualités biologiques de Canguilhem », Maël Montévil pointe la portée mais aussi les limites du concept de normativité individuelle chez Canguilhem. Certes, le

progrès des mesures de la biomédecine (laquelle s'appuie désormais, au-delà du diagnostic *in situ*, sur des données statistiques prenant en compte des populations entières) et les découvertes de la génétique (qui, elle, concerne l'infra-individuel) ne remettent pas vraiment en cause l'approche de Canguilhem : ces nouvelles perspectives restent compatibles avec celle d'une normativité *sui generis* de chaque organisme vivant. Mais de nouveaux phénomènes, qualifiés de « disruptions », par exemple la disruption des relations entre plantes et pollinisateurs due au changement climatique (cf. p. 72), montrent que les organismes, malgré leur plasticité intrinsèque et leur capacité à s'adapter aux variations du milieu, ne parviennent toutefois pas à surmonter une situation inédite qui les dépasse absolument. En ce point où la résilience du vivant est compromise, Canguilhem peut au moins nous aider à mieux voir certains seuils : si la capacité du vivant à être normatif n'a plus d'effet possible, peut-être faut-il vite fixer de nouvelles normes éthiques avant que toute continuité entre l'individu et le milieu ne soit définitivement brisée ?

Si nous ne pouvons ici qu'évoquer le contenu des contributions suivantes, une chose est sûre : elles nous engagent, comme les précédentes, à relire toute l'œuvre de Canguilhem, non pas seulement pour l'ordonner dans la grande histoire de la philosophie, mais plutôt pour en extraire tout ce qui, au croisement de la philosophie et des sciences, peut éclairer notre présent. Anna M. Soto et Carlos Sonnenschein, tous deux professeurs d'immunologie, soulignent ainsi l'intérêt de la publication des *Œuvres complètes* de Canguilhem pour mieux situer, dans l'histoire de la médecine toujours en train de s'écrire, leurs propres recherches. Paul-Antoine Miquel livre, lui, une étude dense et très informée sur le vitalisme rationaliste de Canguilhem. À partir notamment des usages du terme de « réflexion » chez Canguilhem, il établit l'originalité du positionnement épistémologique de ce dernier : au-delà de l'enclos transcendantal de Kant mais en deçà de l'horizon métaphysique de Bergson, Canguilhem redessine, en philosophe du vivant, les limites de l'objectivité. Enfin Charles Wolfe et Guilia Gandolfi (qui, elle, n'était pas présente lors de la journée d'études) proposent deux textes qui élargissent encore le champ des investigations. Le premier permet, dans le sillage de la contribution de P.-A. Miquel, de toujours mieux déchiffrer l'essence du geste épistémologique de Canguilhem (en référence cette fois-ci à la thèse, intellectualiste, du « corps-machine » et à celle, phénoménologique, de la « chair ») ; le second, d'inspiration foucauldienne, nous suggère que l'effort que Canguilhem avait fait en son temps (il s'agissait de redonner au patient toute sa place) est à réitérer dans un contexte politique où « le biopouvoir détermine la mise entre parenthèses définitive du malade » (p. 110).

**Alain Panero, Université de Picardie Jules Verne (CAREF)**